

Agnès Le Normand

ENTRE TERRE

ET CIEL

ÉLECTROGÈNE

RÉALISTE

CHAPITRE 1

Ouverture

Doré d'un grand soleil, le living était lumineux quand Mélody se réveilla. L'été se prolongeait et août se terminait en beauté. Un beau jour pour déménager. C'était sa dernière nuit dans cet endroit où elle avait grandi. Elle se sentait étrangère dans l'appartement où ils avaient vécu douze ans, qu'elles allaient abandonner comme une coquille vide, laissant derrière elles un grand pan de vie. Douze ans ne pesaient pas sur la balance du destin. Leur déménagement était inéluctable, une fatalité qu'il avait fallu accepter, comme le reste. Sa mère lui proposa de prendre le petit déjeuner en dehors de Paris. Mélody haussa les épaules. N'importe où ferait l'affaire. Le plus loin possible. Il fallait partir, vite, puisque plus rien ne les retenait ici. Partir, oublier.

— On va aller dans un café ! Je n'ai plus rien pour faire chauffer une goutte d'eau...

Pas grave, Mélody n'avait pas faim. Son estomac était si serré qu'elle ne pourrait vraisemblablement plus rien avaler de toute sa vie.

ENTRE TERRE ET CIEL

Elles étaient parties, dans la Peugeot 306 bourrée des derniers cartons, tournant le dos au passé. Quand tout le monde revenait de vacances, quand chacun retrouvait sa vie, son école, son travail, elles s'éloignaient vers l'inconnu.

Paris, c'était fini. Elle y reviendrait, mais elle n'y serait plus chez elle. Au bout de la route il y avait Poitiers où il faudrait tout recommencer. Elle ne connaissait personne là-bas. Ses grands-parents habitaient Enghien depuis si longtemps. Elle y était allée, il y avait belle lurette, elle était toute petite et n'en gardait aucun souvenir. Poitiers... C'était si insignifiant sur la carte. Si loin. Sans intérêt. À peine un nom émergeant d'une leçon d'histoire. Est-ce que l'on allait s'installer dans un endroit aussi paumé ? Mélody avait été furieuse de ne pas avoir eu son mot à dire. Si l'on l'avait laissée choisir... Mais on ne lui avait pas demandé son avis. Elle l'avait donné quand même, sachant ses protestations inutiles, consciente de tourner la page. À ce stade, plus qu'écrire un nouveau chapitre, on pouvait carrément parler de changer de livre. Une vie nouvelle commençait pour elles. Partir, oublier, recommencer.

À leur arrivée, sa mère se perdit un peu dans les vieilles rues ; elle n'était pas venue depuis une éternité, les sens interdits s'étaient multipliés, ils la faisaient tourner en rond. Finalement, elles se retrouvèrent au pied d'une façade grise, leur nouveau chez-elles. Rien d'exaltant. Une maison ordinaire, au crépi sali, dans une rue étroite et sombre. L'escalier était obscur, les peintures d'une autre époque, et le carrelage encore plus ancien. Ça sentait le moisi et le vieux bois, la poussière, le renfermé. La maison était inoccupée depuis plus de dix ans. L'été n'avait pas traversé les murs et les volets fermés. Il faisait froid comme dans un tombeau, se dit Mélody en frissonnant, avant de repousser cette pensée morbide. Elle

CHAPITRE I

ne voulait pas penser à la mort. Elles ouvrirent les fenêtres afin que la chaleur repousse un peu l'humidité. Dehors on entendait passer les voitures, parfois une conversation qui s'éloignait peu à peu. Une cloche sonna trois coups. Il était quinze heures. Elles firent le tour de la maison. Certaines pièces étaient encore un peu meublées, avec de vieilles choses dépareillées que l'on n'avait pas osé mettre au rebut, témoins de l'histoire familiale. Dans les tiroirs de l'antique commode du palier dormaient dans un fouillis authentique les souvenirs de plusieurs générations. Les lits exhâlèrent des nuages de poussière qui les firent éternuer. Bon gré, mal gré, elles y dormiraient ce soir. C'était une chance qu'ils soient là car leurs meubles n'arriveraient que le lendemain. Impossible de faire autrement.

Elles explorèrent le premier étage. La cuisine était une catastrophe. Elles cherchèrent partout le robinet d'arrivée d'eau et la bonbonne de gaz, jusqu'à ce que sa mère se souvienne qu'il y avait le gaz de ville. Qu'il y avait eu autrefois ! Il devait être coupé depuis quelques années. De toute façon, aucune personne sensée n'aurait tenté d'utiliser la vieille gazinière, relique d'une époque révolue, de peur de faire sauter tout le quartier. Mélody se taisait, inaccessible aux commentaires enjoués de sa mère, incapable de découvrir un quelconque point positif. Elle trouva tout vieux, sombre et déprimant. Où était leur lumineux appartement moderne ? Comment était-il possible qu'elles en soient réduites à vivre là ? L'optimisme forcé de sa mère l'exaspérait. Elle n'avait pas envie de jouer le jeu.

— Où veux-tu installer ta chambre ?

Puisqu'il fallait choisir, Mélody décida de prendre celle du troisième étage, celle qui avait un petit cabinet attenant, sans

ENTRE TERRE ET CIEL

fenêtre, mais avec un vasistas pour épier le ciel. Comme si elle voulait mettre le maximum de distance entre la ville et elle. Tout en haut de sa tour, elle voyait la rue en contrebas, un autre monde. Elle posa l'étui de son violon sur l'antique lit à barreaux dont la peinture beige s'écaillait sur un bleu délavé. Ici, elle serait tranquille, loin de tout, entre terre et ciel, plus près du ciel que de la terre. Pour le moment une chambre rudement moche quand même. Elle poussa un profond soupir avant de redescendre l'escalier de bois qui grinçait presque à chaque marche. Sa mère était affalée sur un tabouret dans la cuisine miteuse, sa bonne humeur envolée. Positiver était au-dessus de ses forces, le constat général était affligeant.

— Je ne me rappelais pas que c'était en si mauvais état ! Il y a la peinture, le carrelage, probablement l'électricité à refaire. Je ne sais pas par où il faut commencer les travaux. En haut ou en bas... Le salon est en plutôt bon état.

— Peut-être par la cuisine ou les chambres ?

Elle appelait salon la grande pièce occupant presque tout le premier étage. Avec ses murs recouverts de papier peint gris clair et ses deux grandes fenêtres, c'était l'endroit le plus agréable. Quand les chambres et la cuisine seraient prêtes, elles pourraient terminer par là. Il y avait un beau parquet, quelques litres de cire lui rendraient son lustre d'antan. La cheminée, fermée par un volet métallique, était peut-être utilisable. Attenante à la cuisine, se trouvait la salle de bains, sombre et décrépite. Il faudrait des mois pour rendre l'endroit accueillant. À l'exposé de ce qui les attendait, Mélody sentit son moral descendre de plusieurs degrés et se glacer dans une zone inconfortable. Pour l'instant, il fallait s'en accommoder.

La foule des détails les submergea. Elles jetèrent un coup d'œil dans les placards, chassèrent les araignées, jetèrent des

CHAPITRE I

boîtes de conserve périmées depuis trop longtemps, et trièrent les restes de vaisselle ébréchée et dépareillée. Puisqu'elles n'avaient pas de gaz, qu'il n'y avait pas non plus de micro-ondes, il ne leur serait pas possible d'avoir un repas chaud. Les déménageurs ne livreraient leur barda que le lendemain, elles récupérerait la bouilloire électrique et pourraient au moins se préparer un café soluble. Ce soir, aller au restaurant restait la seule option pour avoir un vrai repas.

En remontant la rue, sa mère, qui avait repris son discours optimiste, lui fit découvrir les lieux où elle avait passé son enfance. À l'entendre, c'était un endroit formidable, plein de possibilités. Mélody refréna son envie de la forcer à ouvrir les yeux sur la réalité. C'était un bled minuscule, il ne devait jamais rien s'y passer. Tout semblait étriqué, un endroit à mourir d'ennui. Quelque chose la retint. Le besoin de faire front avec elle. Derrière le bavardage de sa mère, inhabituellement volubile, elle sentait une détresse cachée. Tout ne devait pas être si facile pour elle. Quitter Paris n'était pas un choix mais une décision de raison, un nouveau départ à prendre, pour toutes les deux. Elles s'arrêtèrent devant une église romane, Notre-Dame-la-Grande, tout en pierres blanches. Autour de la place pavée, se pressaient des maisons à colombages et plusieurs restaurants ; elles allaient manger en terrasse, comme des touristes. Mélody chipota le contenu de son assiette, écoutant d'une oreille distraite sa mère récapituler tout ce qu'elles devaient faire pour la maison. La sonnerie de sa messagerie la ramena à la réalité.

Alors ? Bien arrivées ?

— C'est papa. J'avais promis de lui envoyer un SMS. J'ai oublié.

Oui. Resto. J'appelle demain. Bisous.

ENTRE TERRE ET CIEL

Elle y joignit une photo de l'église, rose et dorée par le soleil couchant, le cœur partagé entre cet endroit où elle allait devoir vivre, et Paris. La nuit se fit. La façade de l'église se couvrit de couleurs dans un diaporama fantastique projeté à même le mur. Impensable d'imaginer que toutes ces pierres aient pu être peintes de couleurs si vives. Quand, fatiguées, elles rentrèrent, elles se taisaient toutes les deux. Mélody put enfin apprécier la lumière, la couleur, la tiédeur de cette fin d'été.

Ce soir, elles dormiraient chacune dans leur future chambre, dans ces lits de fortune. En espérant qu'ils ne s'effondreraient pas sous elles. Dans l'attente de jours meilleurs.

CHAPITRE 2

Prologue

Réponse à ses rêves les plus chers, Dylan était venu la chercher pour l'emmener en balade. Il y avait si longtemps qu'elle ne l'avait pas vu. Elle avait sauté dans ses bras et ils étaient partis. Comme avant, ils avaient marché la main dans la main, arpentant les rues de Paris, leurs étuis de violon se balançant dans le dos.

Le voir arriver avait été un choc. Beau comme dans ses rêves. Ses longues boucles auréolaient son visage d'un nimbe doré qui le faisait ressembler à un archange de vitrail. Réfléchir à ce détail l'avait réveillée. Ça ne collait pas avec ses souvenirs, à leur dernière conversation.

Elle se souvint de ce qu'il lui avait dit :

« Vas-y Mel. Joue-leur notre musique. N'aie pas peur de la vie. Un jour le bonheur viendra, je te le promets, et tu le reconnaîtras. La vie ne fait que commencer. Souviens-toi, ce n'est qu'un au revoir. »

En y réfléchissant, c'étaient les dernières paroles qu'il lui avait dites.

ENTRE TERRE ET CIEL

Elle s'était réveillée dans sa nouvelle chambre. Dans cette nouvelle vie qui commençait et dont elle ne savait pas ce qu'elle lui réservait.

CHAPITRE 3

Concerto pour deux violons en ré mineur

Millième fois qu'elle vidait les tripes de son téléphone, ressassant ses souvenirs. Elle y avait entassé des centaines de photos de Dylan. Celles qu'il lui envoyait, à tout moment de la journée, celles qu'elle faisait de lui. Des dizaines de vidéos et d'enregistrements. Elle l'avait filmé tant de fois. Dylan au violon, Dylan en train de lui raconter n'importe quoi, Dylan toujours et encore. Il était toute sa vie.

Portrait de lui. Splendide dans sa tenue de concert. Incroyablement beau. Il souriait, juste pour elle. Derrière lui, les massifs de fleurs du Jardin des plantes faisaient un feu d'artifice de couleurs. Et tout au fond, la Grande Galerie de l'Évolution. Une autre, prise le même jour avec Dylan en train d'embrasser sur le bout du museau un renne ou un caribou empaillé, bestiole poussiéreuse et inoffensive. Pour de faux. N'empêche qu'un gardien du Muséum les avait remarqués. Quel savon il leur avait passé. Ils avaient ri comme des fous ! C'était une autre vie, un autre monde. Sa vie d'avant. Un monde de musique et de lumière. Mélody en eut la chair de poule.

ENTRE TERRE ET CIEL

Petit glissement du doigt, les souvenirs s'envolaient. D'autres photos, leurs vacances en Bretagne chez Yves Le Quéré, son parrain, le luthier. Accessoirement aussi son oncle, le frère aîné de sa mère. C'est lui qui lui avait transmis le virus de la musique. Il avait aussi passé des semaines à créer son violon, une longue aventure qu'ils avaient partagée. C'était encore lui qui avait eu l'idée de les inviter tous les deux chez lui pendant les vacances. Ils avaient passé des moments formidables à Ploubazlanec. Leurs parents avaient compris depuis longtemps qu'ils étaient inséparables. Souvenirs lumineux de leurs deux semaines en Bretagne. Avec son parrain, ils avaient formé un fameux trio. Ils avaient passé des heures sur la plage, à jouer avec Bâbord, l'énorme terre-neuve de son parrain. Ils avaient appris la pêche à pied, le nom de plein d'oiseaux marins. Ils avaient découvert qu'il n'y avait pas que des mouettes, qu'ils confondaient pour la plupart avec des goélands, grossière erreur courante chez les citadins qu'ils étaient. Le luthier avait décidé de faire leur éducation, qui laissait à désirer pour tout ce qui n'était pas la musique, les bourrant de galettes, de crêpes beurrées et de confidences iodées. Même si les journées commençaient toujours dans son atelier et se terminaient autour de leurs instruments. Un archet dans la main, son parrain était un fabuleux musicien. Violoncelle et viole de gambe avaient sa prédilection, les cordes frottées n'avaient aucun secret pour lui et il était aussi à l'aise avec une guitare qu'avec une flûte ou un piano. Étrange qu'il n'ait pas fait une carrière de musicien. Ces images résonnaient de l'harmonie de leurs accords.

L'anniversaire de Dylan. Il avait dix-huit ans. Sur la photo, il était en train de mimer leur ancien professeur, madame Moreau. Femme adorable et pédagogue de grande

CHAPITRE 3

valeur, malheureusement affligée de toutes sortes de tics qui les faisaient mourir de rire. Dans son dos. Une femme exceptionnelle. Elle les avait encouragés et soutenus sur le chemin difficile qu'ils avaient choisi, fière de ses deux élèves et heureuse de leur succès.

Dylan partout, sous toutes les coutures. Avec elle, solidaires et indissociables. Dans leurs costumes noirs de concert. À l'aube d'un avenir glorieux. Elle souriait aux anges, les bras écartés, dans sa robe de satin noir, brandissant son violon et son archet. Derrière elle, Dylan l'entourait de ses bras, plaquant son violon sur son ventre. Joue contre joue, ils étaient radieux. Elle pouvait retrouver la sensation du bois verni appuyé contre elle, sentir l'odeur de Dylan et si elle se concentrait un tout petit peu plus, la caresse de ses cheveux chatouillant sa joue. Une journée mémorable avec cette journaliste. Une interview dans *Paris Match*, ce n'était pas rien. Le prix reçu au concours Salieri les avait propulsés sous les projecteurs. Mélody Dupré et Dylan Lartigue, les deux nouvelles stars de la musique classique. Beaux, jeunes, talentueux, le monde leur appartenait.

Ils avaient été un peu coincés au début, ils ne savaient pas trop ce que la journaliste attendait d'eux. Elle avait su les mettre à l'aise et découvrir leur fantaisie. Ils avaient parlé de tant de choses. Ils avaient fini par s'amuser comme des fous pendant le shooting photo. Côte à côte, hirsutes et hilares, ils tenaient leurs violons comme des guitaristes de heavy metal survoltés. Leurs vêtements de soirée contrastaient avec la pose échevelée qu'ils avaient choisie. Prémonitoire tout ce noir ? Le photographe avait fait ressortir leur complicité. Mélody avait gardé le magazine, incapable de s'en dessaisir.

Duel à l'archet avec des féroces fous rires. La main sur la hanche, elle le provoquait. Sa robe, celle du concours, était trop

ENTRE TERRE ET CIEL

serrée ; elle avait dû la relever et empoigner la jupe. Empêtrée, elle n'était pas très dangereuse. Lui la narguait. Son archet tendu vers elle, tel un fleuret d'escrimeur, à quelques centimètres de sa poitrine. Il était tellement vivant. Mélody n'aurait pas vraiment été étonnée de le voir jaillir hors de la photo.

Enfin, la plus belle. Joue contre joue. Plus que côte à côte, soudés l'un à l'autre. Elle se demanda si la photo n'avait pas été retouchée tellement il y avait d'intensité dans leurs yeux. Regard bleu et regard vert, unis dans une seule direction. Elle se rappelait ses bras autour d'elle, sa présence, sa chaleur, le souffle sur sa joue quand il l'avait embrassée. Pas pour la photo, juste pour elle.

Mélodylan, c'était son idée à lui. Les idées, les projets, les châteaux en Espagne, il n'était jamais à court. Une mine inépuisable !

— Quand je serai chef d'orchestre...

Le grand rêve de Dylan. Elle aurait adoré jouer sous ses yeux, près de lui, en cœur à cœur. Pas de doute, il y serait arrivé. Il réussissait tout ce qu'il entreprenait. Travailleur, volontaire. Cet été-là, il l'avait épuisée avec ses exigences. Elle ignorait qu'il était malade. Condamné. Il le lui avait caché le plus longtemps possible. Jusqu'à s'effondrer, au bout du rouleau. Leucémie myéloïde foudroyante.

Quelques photos prises en Italie. Ravenne, Vérone... Elle ne pouvait pas les regarder. Leurs serments, leurs rêves, leur amour, leurs projets d'avenir. Ça faisait encore trop mal. Les souvenirs les plus aigus étaient ses derniers jours d'hôpital, leurs derniers moments ensemble. Elle n'avait pas de photos de ce Dylan, qu'elle aurait voulu oublier, pour ne se rappeler que les meilleurs moments auxquels elle s'accrochait, avec la crainte désespérée qu'ils finissent par s'effacer.